tiswood, Watson, Wodrow, parmi les historiens; Beattie, Campbell, Oswald, Reid, Smith, parmi les écrivains politiques; Crikmann, Allan, Armstrong, Blair, Burns, Draumond, Graham, Home, Jameson, Logan, Martine, Ogilvy, Ramsay, Thomson, Wilkie, parmi les poëtes et les peintres; Walter Scott, Bill, Black, Cullen, Gregory, Hunter, Hutton, Simson, Smellie, Whyte, parmi les physiciens; Ferguson, Gregory, Keil, Mac-Laurin, Napier, Robison, Simson, Stewart, parmi les mathématiciens et les naturalistes.

— *Industrie, commerce.* « L'industrie, dit M. Joanne, a fait d'immenses progrès en Ecosse depuis la réunion de ce pays à la couronne d'Angleterre. Les manufactures les plus nombreuses et les plus prospères sont les filatures de fil et de coton, les fonderies de fer, les ateliers et les chantiers où l'on fabrique les machines à vapeur et autres, et où l'on construit des bâtiments soit de fer, soit de bois. Le commerce s'est développé avec autant de succès que l'industrie depuis le commencement de ce siècle. On évalue à 33 pour 100 l'augmentation du nombre des individus qu'il emploie. Les opérations les plus importantes se font avec l'Amérique et avec les Indes occidentales et ont principalement pour objet les étoffes de coton, de laine, de fil, les fers, le charbon, la bière, les esprits, les bestiaux et les produits de la pêche. »

— *Divisions administratives.* L'Ecosse est divisée administrativement en trente-trois comtés et deux intendances :

COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.
Au nord.	
Orkney	Kirkwall.
Caithness	Wick.
Sutherland	Dornoch.
Ross	Tain.
Cromarty	Cromarty.
Inverness	Inverness.
Au centre.	
Argyle	Inverary.
Bute	Rothesay.
Nairn	Nairn.
Elgin ou Moray	Elgin.
Banff	Banff.
Aberdeen	New-Aberdeen.
Mearn ou Kincardine	Stonehaven.
Angus ou Forfar	Forfar.
Perth	Perth.
Fife	Cupar.
Kinross	Kinross.
Clackmannan	Clackmannan.
Stirling	Stirling.
Dumbarton	Dumbarton.
Au midi.	
Edimbourg ou Mid Lothian	Edimbourg.
Linlithgow ou West Lothian	Linlithgow.
Haddington ou East Lothian	Haddington.
Berwick	Berwick.
Renfrew	Renfrew.
Ayr	Ayr.
Wigtown	Wigtown.
Lanark	Lanark.
Peebles	Peebles.
Selkirk	Selkirk
Roxburgh	Jedburgh.
Dumfries	Dumfries.
Kirkcudbright	Kirkcudbright.

L'Ecosse envoie à la Chambre haute 16 pairs élus, pour chaque session parlementaire, par le corps de la noblesse écossaise, et à la Chambre des communes 53 représentants, dont 30 nommés par les comtés et 23 par les cités, bourgs et villes. Ont droit de voter aux élections des députés des comtés tous les propriétaires ou fermiers possesseurs réels d'un immeuble ou d'une terre rapportant au minimum 10 livres sterling de rente.

— *Histoire.* Les premiers habitants de l'Ecosse appartenaient à la race celtique; leur histoire est très-peu connue. Ce qui est certain, c'est que les Romains ne purent ni soumettre ceux qu'ils appelaient Calédoniens, ni pénétrer dans leurs montagnes du nord. Les maîtres du monde durent s'arrêter aux monts Grampians, et les Calédoniens, retranchés derrière ce rempart naturel, continuèrent à braver impunément les armées romaines, qui, pour se mettre à l'abri de leurs irruptions, élevèrent entre les deux golfes du Forth et de la Clyde une haute muraille flanquée de tours. Les écrivains latins qui parlent des habitants de l'Ecosse septentrionale au IVe siècle changent le nom de Calédoniens en celui de Pictes, et bientôt apparaissent aussi les Scots, autre peuplade celtique venue d'Irlande. « Quand, en l'an 420, dit M. Saint-Prosper, les Romains abandonnèrent la Bretagne à elle-même, les Pictes et les Scots accoururent bien vite porter le fer et la flamme dans les parties méridionales et civilisées de la Bretagne. Les Bretons appelèrent à leur secours les Saxons et les Angles qui, en l'an 449, réussirent effectivement à refouler les barbares de l'autre côté des grandes murailles ou remparts, mais qui, par contre, s'établirent eux-mêmes d'une manière définitive au midi de la Bretagne. Vers l'an 600, les Scots, commandés par leur prince Fergus, vinrent, eux aussi, se fixer sur la côte occidentale et dans les îles adjacentes, tandis que les Pictes habitaient le N. et l'E. Vers le milieu du VIe siècle, saint Colomban répandit la foi chrétienne parmi les Pictes et les Scots. Il fonda dans l'île d'Iona un monastère qui devint le centre des lumières et de la civilisation dans ces contrées et d'où sortirent les confréries religieuses connues sous le nom de *cultores Dei*, qui, jusqu'au moyen âge, maintinrent l'Eglise d'Ecosse indépendante de Rome. » Au IXe siècle, la race des princes pictes étant venue à s'éteindre, Kenneth, roi des Scots, réunit les deux parties du pays en un seul royaume qui prit le nom de *Scotland*. Dans le siècle suivant, les Ecossais, poussés par la soif des conquêtes, livrèrent de fréquents combats aux Anglais et obtinrent de ces derniers le Cumberland à titre de fief, sous la condition qu'ils les aideraient à repousser les Danois, qui faisaient de fréquentes incursions sur leur territoire. Cette alliance avec l'Angleterre attira aux Ecossais la colère des Danois, qui ne tardèrent pas à envahir et à dévaster leur royaume. Vers le milieu du XIe siècle, Duncan, roi d'Ecosse, fut assassiné par son cousin Macbeth qui s'empara du trône, d'où il ne fut précipité qu'après dix ans d'un règne odieux et tyrannique, par le fils aîné de Duncan, Malcolm Canmore, aidé du comte de Northumberland et du roi d'Angleterre. Malcolm avait étudié la civilisation anglaise à la cour d'Edouard le Confesseur; il exerça pendant son règne une heureuse influence sur l'Ecosse. David Ier, le plus jeune de ses fils, qui lui succéda après huit ans de guerres intestines entre les prétendants à la couronne, acquit par mariage le Northumberland et le Huntingdon, et se fit concéder, dans le nord de l'Angleterre, de vastes possessions que son petit-fils Malcolm IV se laissa enlever. A Malcolm IV succéda Guillaume le Lion, que les Anglais firent prisonnier et qui, pour recouvrer sa couronne, dut reconnaître la tenir à titre de fief relevant de l'Angleterre. Guillaume mourut en 1214, laissant pour successeur son fils Alexandre II, qui épousa la sœur du jeune Henri III d'Angleterre. Alexandre II essaya vainement de réduire à l'obéissance ses farouches sujets du comté d'Argyle et des Hébrides, toujours à demi indépendants; il mourut en 1249, laissant la couronne à son fils Alexandre III, qui épousa la fille du roi d'Angleterre Henri III. Vers 1265, Alexandre III eut à repousser une armée norvégienne, conduite par le belliqueux Hacon, roi de Norvége, qui revendiquait la suzeraineté des îles Hébrides, rangées désormais sous le joug de l'Ecosse. Alexandre battit l'ennemi sur la côte occidentale de l'Ecosse, et, moyennant une rente annuelle, acquit la paisible possession des Hébrides qu'il réunit à ses Etats. Ce roi mourut en 1286, laissant pour héritière de son trône une enfant née du mariage de sa fille avec le fils de Hacon, la princesse Marguerite de Norvége, âgée de huit ans. En 1290, Edouard Ier, roi d'Angleterre, voyant dans cette circonstance la possibilité de réunir un jour l'Ecosse à l'Angleterre, décida les états de l'Ecosse à consentir aux fiançailles de cette princesse avec son fils aîné. Les calculs du monarque anglais furent déjoués par la mort de la princesse Marguerite qui succomba dans la traversée de la Norvége aux Orcades. Alors surgirent douze prétendants parmi lesquels, grâce à l'arbitrage de l'Angleterre, fut choisi John Baliol, arrière petit-fils du comte de Huntingdon. Baliol, traité comme un vassal par l'Angleterre, s'attira le mépris de la noblesse écossaise. S'étant ligué, en 1295, avec la France contre Edouard Ier d'Angleterre, il fut défait sous les murs de Dunbar et envoyé prisonnier à Londres. L'Ecosse reçut un gouverneur et des administrateurs anglais. Indigné du joug qui pesait sur sa patrie, William Wallace leva l'étendard de la révolte, mais, l'appui des grands lui ayant fait défaut, il échoua dans sa noble entreprise. Quelque temps après, Robert Bruce, à la tête des gentilshommes qui avaient à cœur l'indépendance de leur patrie, expulsa les Anglais du pays et se fit couronner roi d'Ecosse. Edouard II essaya de recouvrer l'Ecosse, mais la défaite sanglante qu'il essuya sur les bords de la rivière de Bannockburn consolida la dynastie de Bruce et releva le courage des Ecossais. En 1327, l'Angleterre signa même un traité aux termes duquel elle renonçait à toute prétention sur l'Ecosse. L'avénement de Robert Bruce marqua pour l'Ecosse le commencement d'une ère de prospérité que sa mort interrompit malheureusement en 1329. Pendant la minorité de son fils David, Edouard Baliol, fils du feu roi Baliol, secondé par la cour d'Angleterre, battit les troupes du régent dans le comté de Fife et se fit couronner roi à Scone. Pour se consolider, il fit hommage de sa couronne au roi d'Angleterre, et cet acte de vassalité honteuse mit, mais sans résultat, les armes aux mains des nobles indignés. Baliol ne fut chassé d'Ecosse qu'en 1342. David II remonta alors sur le trône d'Ecosse, et le désir de la vengeance le poussa, pendant qu'Edouard III assiégeait Calais, à entreprendre en Angleterre une expédition qui lui coûta la liberté. Edouard III lui rendit sa couronne peu de temps après, à la condition qu'il instituerait la dynastie anglaise héritière du trône d'Ecosse; mais, à la mort de David II, les états d'Ecosse, jaloux de l'indépendance du royaume, élevèrent sur le trône la maison des Stuarts dans la personne de Robert II, fils de Marjoria, fille de Robert Bruce. « C'est de cette élévation des Stuarts au trône que date, ajoute M. Saint-Prosper, la longue lutte qui s'établit alors entre la couronne et une orgueilleuse noblesse, lutte constamment renouvelée par les fréquentes minorités des rois, et qui faillit causer la ruine du royaume. » Robert II fut continuellement en guerre avec l'Angleterre. Robert III, qui lui succéda en 1390, sans force physique comme sans énergie morale, abandonna le soin du gouvernement à son frère cadet. Les hostilités entre l'Ecosse et l'Angleterre recommencèrent, mais n'amenèrent que des engagements partiels, dont le plus célèbre fut la bataille d'Homildon, immortalisée par Shakspeare (1402). Le prince royal, que son père envoyait en France pour qu'il y fût élevé et en même temps pour qu'il s'y trouvât plus en sûreté, tomba au pouvoir des Anglais qui le retinrent prisonnier; le roi en mourut de chagrin. Bien qu'il fût prisonnier, le prince royal fut proclamé roi par le parlement sous le nom de Jacques Ier, mais le frère du feu roi, le comte d'Albany, régent du royaume, n'entreprit rien pour le faire mettre en liberté. A la mort d'Albany, son fils Murdoch lui succéda en qualité de régent et, las de gouverner, favorisa le retour de Jacques Ier, prince ferme et éclairé. Celui-ci mit tout en œuvre pour arrêter la décadence du royaume, mais le poignard des assassins ne lui laissa pas le temps de réaliser les grands projets qu'il avait conçus. Pendant la minorité de Jacques II, âgé de deux ans à la mort de son père, les sénateurs Crichton et Livingston, placés à la tête des affaires, combinèrent tous leurs efforts pour amener la chute de la maison de Douglas, qui menaçait les Stuarts de leur enlever le trône; mais, en 1452, le jeune roi eut beau égorger de sa propre main l'orgueilleux Douglas, « la famille de celui-ci, dit un historien, n'en subsista pas moins, toujours puissante et redoutable, dans le rameau collatéral des comtes d'Angus. » Jacques II, tué devant Roxburg des suites de l'explosion d'une pièce de canon, en 1460, eut pour successeur son fils Jacques III, pendant la minorité duquel le royaume fut encore en proie aux plus violentes convulsions intérieures. En 1470, le mariage de Jacques III avec la princesse Marguerite de Danemark valut à l'Ecosse la possession des Orcades et des Shetland. Quelques années après, il tomba sous les coups de la noblesse conjurée et mécontente de l'éloignement où elle était tenue des affaires. Jacques IV, à l'encontre de son père, détestait les savants et les artistes, mais il aimait le luxe et la magnificence, et, sous son règne, les nobles qu'il attirait à sa cour eurent vite ressaisi l'autorité qu'ils avaient perdue sous les rois ses prédécesseurs. Une guerre qui avait éclaté entre l'Ecosse et son éternelle rivale l'Angleterre se termina en 1502 par le mariage de Jacques IV avec la fille de Henri VII. Quelques années plus tard, nouvelle guerre avec l'Angleterre, sous le règne de Henri VIII qui convoitait l'Ecosse. Jacques IV périt avec la fleur de la noblesse écossaise dans une bataille livrée le 9 septembre 1513 sur le mont Flodden. Jacques V n'avait que deux ans à la mort de son père. La reine Marguerite, qui avait pris la régence, épousa un an plus tard le comte d'Angus, qui exerça dès lors le pouvoir suprême, qu'il conserva jusqu'en 1528, malgré les efforts de la noblesse et du roi pour le lui enlever. Sommé par Henri VIII, son oncle, d'introduire la réforme dans ses Etats, Jacques V, loin d'obéir, resserra les liens qui l'unissaient à la France catholique, en épousant la princesse Marie de Guise. Henri VIII déclara la guerre à Jacques. Trahi par la noblesse, celui-ci, en 1540, fut obligé de fuir devant les troupes anglaises; deux ans plus tard, il mourait dévoré par un violent chagrin, laissant pour successeur sa fille Marie Stuart, âgée de quelques jours à peine. Comme nous venons de le voir, les règnes des cinq rois qui montèrent sur le trône d'Ecosse avant Marie Stuart fut loin d'être heureux. Tous les cinq succombèrent à l'antagonisme de l'aristocratie écossaise ou à la cupidité de l'Angleterre. « Victimes d'une situation plus forte qu'eux, dit M. Mignet, ils étaient tombés jeunes encore sous des complots ou dans des batailles. Le plus âgé n'avait pas dépassé quarante et un ans, et tous avaient laissé des successeurs dans l'enfance. Pendant cinq minorités successives et prolongées, il y eut non-seulement suspension de l'œuvre royale, mais paralysie même de la royauté. La noblesse reprit ce qu'elle avait perdu de puissance, et l'Ecosse retomba dans tous ses désordres. C'est ainsi que, malgré leurs desseins et leurs efforts, ces cinq rois, laissant subsister le même état de société, se transmirent les mêmes périls. Ces périls s'accrurent encore avec Marie Stuart, pendant la minorité de laquelle s'accomplit dans les croyances religieuses une révolution qui ajouta de nouvelles causes d'insubordination et de luttes aux anciennes. La réforme protestante vint fortifier et étendre l'anarchie aristocratique. » L'illustre historien que nous venons de citer résume ainsi, à la fin de sa belle histoire de Marie Stuart, le règne de cette reine dont le nom évoque des souvenirs aussi pénibles que touchants. « Pour commander en reine à une noblesse toute-puissante sans provoquer ses soulèvements; pour pratiquer le culte catholique sans exciter la défiance agressive des protestants; pour conserver la plénitude de son autorité souveraine vis-à-vis de l'Angleterre sans s'exposer aux menées et aux attaques de l'inquiète Elisabeth, qu'apportait Marie Stuart en Ecosse à son retour de France? Elle ne connaissait pas les usages d'un pays qu'elle était appelée à régir, et elle en condamnait la religion. Sortant d'une cour brillante et raffinée, elle revenait, pleine de dégoûts et de regrets, au milieu des montagnes sauvages et des habitants incultes de l'Ecosse. Plus aimable qu'habile, très-ardente et nullement circonspecte, avec une intelligence vive, mais mobile, elle apportait le goût des arts, l'amour des aventures, toutes les passions d'une femme jointes à l'extrême liberté d'une veuve. Ce n'est pas tout : les périls auxquels l'exposaient l'exercice de son pouvoir, les prétentions de sa naissance, les ambitions de sa foi, elle les aggrava par les torts de sa conduite privée. Le goût soudain qu'elle ressentit pour Darnley, les familiarités excessives qu'elle eut avec Riccio et la confiance qu'elle lui accorda, la passion effrénée qui l'entraîna vers Bothwell, lui furent également funestes. En élevant jusqu'à elle comme époux et comme roi un jeune gentilhomme dépourvu de tout, hors des agréments de la personne; en faisant son secrétaire et son favori d'un étranger et d'un catholique; en consentant à devenir la femme du meurtrier de son mari, elle anéantit elle-même son autorité. Après avoir perdu sa couronne, elle exposa inconsidérément sa liberté : elle chercha un asile, sans être assurée de l'y recevoir, dans le royaume même de son ennemie, et, après s'être mise à la merci d'Elisabeth, elle conspira contre elle avec bien peu de chances de la renverser. Du fond de la prison où elle avait été iniquement jetée et où elle était aussi iniquement retenue, elle crut pouvoir, de concert avec le parti catholique, préparer sa délivrance, tandis qu'elle ne travaillait qu'à sa perte. Ce parti était trop faible dans l'île, trop désuni sur le continent pour s'insurger ou pour intervenir utilement en sa faveur. Les soulèvements qu'il tenta en Angleterre, depuis 1569, et les trames qu'il y ourdit jusqu'en 1586, achevèrent de le ruiner en causant la mort ou la fuite de ses chefs les plus entreprenants. La croisade d'outre-mer, discutée à Rome, à Madrid, à Bruxelles, dès 1570, et convenue en 1586, pour abattre Elisabeth et relever Marie Stuart, loin de placer sur le trône de la Grande-Bretagne la reine des catholiques, la fit monter sur l'échafaud. L'échafaud, tel fut donc le terme de cette vie ouverte par l'expiation, semée de traverses, remplie de fautes, presque toujours douloureuse et un moment coupable, mais ornée de tant de charmes, touchante par tant d'infortunes, épurée par d'aussi longues expiations, finie avec tant de grandeur. Marie Stuart, victime de la vieille féodalité écossaise et de la nouvelle révolution religieuse, emporta avec elle les espérances du pouvoir absolu et du catholicisme. »

En 1603, la réunion des couronnes d'Ecosse et d'Angleterre sur la tête de Jacques VI d'Ecosse (Jacques Ier d'Angleterre) fut le prélude de l'incorporation des deux peuples. « Pendant un siècle encore, dit M. Ad. Joanne, l'Ecosse eut une vie distincte, non-seulement de nom, mais de fait. A la hiérarchie épiscopale déjà décrétée par lui, Jacques voulut ajouter la liturgie du culte anglican; mais ses ordonnances ne purent pas être exécutées en Ecosse, et lorsque Charles Ier essaya d'employer la force pour se faire obéir, l'Ecosse tout entière, se soulevant avec indignation, jura le *covenant*, profession solennelle de religion calviniste, et s'arma pour la défense de sa liberté religieuse. Ce fut le signal de la révolution anglaise de 1640, qui, malgré le dévouement de Montrose, se termina par la décapitation de Charles Ier. »

Il est utile de le constater : le mouvement ne serait pas à ceux qui l'avaient organisé; les presbytériens furent dépassés par les indépendants et la révolution démocratique de l'Angleterre ne ressembla en rien à la révolution bourgeoise et constitutionnelle qu'avait voulue l'Ecosse. Les mêmes hommes qui s'étaient armés contre Charles Ier s'armèrent pour Charles II. Cromwell envahit l'Ecosse et la remit à l'Angleterre comme province conquise. Pendant sa vie, sa main de fer comprima toutes les réactions; mais, après sa mort, la restauration ou la contre-révolution partit d'Ecosse (1660), comme la révolution en était partie vingt ans auparavant.

Toutefois, si l'enthousiasme des Ecossais égala celui des Anglais, ils furent plus cruellement trompés dans leurs espérances. L'oubli de toutes les promesses y rendit peu à peu le gouvernement odieux à tous les partis. Une insurrection ne tarda pas à éclater. Vaincue à Pentland-Hill, elle devint une véritable guerre civile, qui commença par la défaite des soldats royalistes à London-Hill, et se termina par la déroute des covenantaires au pont de Bothwell. La réaction royaliste et catholique faisant chaque année de nouveaux progrès, le duc de Monmouth et le duc d'Argyle essayèrent de délivrer l'Angleterre et l'Ecosse de la tyrannie et du bigotisme de Jacques II; ils payèrent de leur vie leur tentative malheureuse. Enfin la révolution de 1688 assura l'indépendance politique et la liberté religieuse de l'Angleterre et de l'Ecosse, lesquelles, en vertu de l'acte d'union (1707) ne formèrent plus qu'un seul et même royaume. Les insurrections de 1715 et de 1745 en faveur des Stuarts furent les derniers efforts du parti jacobite, plutôt que du patriotisme des Ecossais, et d'ailleurs elles

ne rencontrèrent un concours énergique que chez les highlanders. Une répression terrible suivit ces deux rébellions. Le désarmement des clans, la privation de leur costume, l'abolition des juridictions féodales, achevèrent d'établir en Ecosse cette unité nationale d'idées, de sentiments, de mœurs, de costumes, dont les dernières exceptions, si rares aujourd'hui, tendent à s'effacer de plus en plus. Quelque regret qu'on puisse en éprouver au point de vue poétique et pittoresque, on est obligé de s'en féliciter, car c'est en définitive la civilisation qui a triomphé de la barbarie.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ROIS D'ÉCOSSE DEPUIS FERGUS JUSQU'À JACQUES VI.

Fergus II	410
Eugène II	427
Dongard	449
Constantin Ier	453
Congall Ier	469
Gonran	501
Eugène III	535
Congall II	558
Kinnatel	568
Aydan	570
Kenneth Ier	604
Eugène IV	605
Ferchard Ier	622
Donald IV	636
Ferchard II	651
Malduin	668
Eugène V	688
Eugène VI	692
Amber Chelet	702
Eugène VII	704
Mordach	721
Etwin	730
Eugène VIII	761
Fergus III	764
Solvatius	767
Anchaius	787
Congall III	819
Dongal	824
Alpin	830
Kenneth II	833
Donald V	857
Constantin II	858
Eth	874
Grégoire	875
Donald VI	892
Constantin III	903
Malcolm Ier	943
Indulf	958
Duff	967
Culen	972
Kenneth III	976
Constantin IV	984
Grim	985
Malcolm II	993
Duncan Ier ou Donald VII	1033
Macbeth	1040
Malcolm III	1047
Donald VIII . . . 1093 à	1098
Duncan II, usurpateur . . 1093 à	1095
Edgar	1098
Alexandre Ier	1107
David Ier	1114
Malcolm IV	1143
Guillaume	1165
Alexandre II	1214
Alexandre III	1249
Interrègne . . . 1286 à	1306
Robert Bruce Ier	1306
David Bruce II	1329
Edouard Baliol	1332
David II rétabli	1341
STUARTS.	
Robert II	1370
Jean, dit Robert III	1390
Jacques Ier	1406
Jacques II	1437
Jacques III	1460
Jacques IV	1488
Jacques V	1513
Marie Stuart	1542
Jacques VI . . . 1587 à	1625

— Bibliogr. Voici la liste des principaux ouvrages qui ont été publiés en différentes langues sur l'Ecosse :

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DE L'ÉCOSSE.

Descrittione del regno di Scotia, da P. Ubaldino (Anvers, 1588, in-fol.); *Roberti Sibbaldi Scotia illustrata* (Edinburgh, 1684, in-fol.); *Theatrum Scotiæ*, by J. Slezer (London, 1693, in-fol.); *Geo. Chalmer's Caledonia* (London, 1805-1824, 3 vol. in-4°); *Beauties of Scotland* (London, 1805, 5 vol. in-8°); *Statistical account of Scotland, drawn up from the communications of the ministers of the different parishers*, by John Sinclair (Edinburgh, 1791-1799, 21 vol. in-8°); *Selections of views in Scotland*, by J. Moore (London, 1794, in-4°); *Etchings chiefly of views in Scotland*, by J. Clerk (Edinburgh, 1825, in-fol.); *W. Beattie's Scotland*, illustrated with a series of views by Allom, Barlett, etc. (London, 1838, 2 vol. in-4°); *Scotland*, delineated by Stanfield (London, 1854, 2 part. in-fol.); *The scenery of the Grampian mountains*, illustrated by 40 etchings by G.-F. Robson (London, 1819, in-fol.); *Picturesque views on the river Clyde*, with histor. notes by J. Leighton (London, 1830, in-4°); *Views in Orkney and on the north-eastern coasts of Scotland* (in-fol.); Joan. Leslæus, *De origine, moribus et gestis Scotorum libri decem* (Romæ, 1578, in-4°); Dav. Camerarius, *De Scotorum fortitudine, doctrina et pietate* (Parisiis, 1631, in-4°); *An historical account of the ancient Culdees of Iona, and of their settlement in Scotland, etc.*, by J. Jamieson (Edinburgh, 1811, in-4°); *Critical dissertations on the origin, antiquities, language, etc., of the ancient Caledonians...* by J. Macpherson (London, 1768, in-4°); *J. Smith's gallic Antiquities* (Edinburgh, 1780, in-4°); *Miscellanea scotica, a collection of tracts relating to the history, antiquities, topography and literature of Scotland* (Glascow, 1818, 4 vol. in-12); *Analecta scotica: collections illustrative of the civil, ecclesiastical and literary history of Scotland* (Edinburgh, 1834-1837, 2 vol. in-8°); *Archæology and prehistoric annals of Scotland*, by D. Wilson (London, 1831, gr. in-8°, avec nombreuses gravures); *Archæologia scotica, or Transactions of the Society of antiquaries of Scotland; Nugæ derelictæ quas collegerunt J. M. et R. P.* (J. Maidment et R. Pictarin, Edinburgi, 1822, in-8°); *A critical essay on the ancient inhabitants of the northern parts of Britain or Scotland*, by Th. Innes (London, 1729, 2 vol. in-8°); *Remarks on Innes's critical essay on the ancient inhabitants of Scotland*, by Andrew Waddel (Edinburgh, 1733, in-4° de 32 pp.); *The roman account of Britain and Ireland, in answer to father Innes, etc.*, by Alex. Taitte (Edinburgh, 1741, in-12); Alex. Gordon, *Itinerarium septentrionale* (London, 1727, in-fol.); *Picturesque antiquities of Scotland*, by Ad. Cardonnel (London, 1788, in-8°); *Scotia depicta, or the antiquities, castles, etc., of Scotland*, by Nattes (London, 1804, gr. in-fol.); *Provincial antiquities and picturesque scenery of Scotland*, with descriptive illustrations by Walter Scott (Edinburgh, 1826, 2 vol. in-4°); *Baronial and ecclesiastical antiquities of Scotland*, by R.-W. Billing (1852, 4 vol. in-4°, contenant 240 grav. avec leur description et des vignettes sur bois); *Antiquities and scenery of the north Scotland* (London, 1780, in-4°); *Illustrations of northern antiquities* (Edinburgh, 1814, in-4°); *Joan. de Fordun Scoti chronicon* (Edinburgh, 1759, 2 vol. in-fol.); *The Wyntown's chronicle; Hect. Boethii historiæ Scotorum* (Paris, 1574, in-fol.); Geor. Buchanan, *Rerum Scoticarum historia* (Edinburgh, 1582, in-fol.); *Annals of the Caledonians, Picts and Scots, etc.*, by Ritson (Edinburgh, 1828, 2 vol. pet. in-8°); *Maitland's history and antiquities of Scotland* (London, 1757, 2 vol. in-fol.); *Robertson's history of Scotland*, sixth edit. (London, 1771, 2 vol. in-4°); *A general history of Scotland*, by Will Guthrie (London, 1767-1768, 10 vol. in-8°); *Rob. Heron's history of Scotland* (Perth, 1794-1799, 6 vol. in-8°); *History of Scotland*, by Patrick Fraser Tytler (Edinburgh, 1828-1840, 8 vol. in-8°; 2e édit., Edinburgh, 1864, 4 vol. in-8°); *Memorial of the royal progresses in Scotland*, by T.-Dick Lauder (Edinburgh, 1843, in-4°, avec 40 pl.); *Inscriptiones historicæ regum Scotorum...*, Joh. Jonstono authore (Amstelodami, 1602, in-4°); *Lives of Scottish worthies*, by Patrick Fraser Tytler (London, 1832-1833, 3 vol. in-12); *Lives of illustrious and distinguished Scotsmen*, by Rob. Chambers (Glascow, 1832, 2 vol. in-8°); *The martial atchievements of the Scots nation...*, by Patrick Abercromby (Edinburgh, 1711-1715, 2 vol. in-fol., réimprimé en 1762, 4 vol. in-8°); *l'Escosse françoise* (Paris, 1808, in-8°); les *Ecossais en France et les Français en Ecosse*, par Francisque Michel (Bordeaux et Londres, Trübner, 1862, 2 vol. in-8° de VII et 1107 pp., avec 406 blasons et gravures); *The history of Scotland, during the reign of Robert Ist, surnamed the Bruce*, by Rob. Kerr (London, 1811, 2 vol. in-8°); *An enquiry into the history of Scotland, preceding the reign of Malcolm III*, by J. Pinkerton (Edinburgh, 1814, 2 vol. in-8°); *Annals of Scotland, from Malcolm III to the accession of the house of Stuart*, by Dav. Dalrymple (London, 1762-1779, 2 vol. in-4°, or 1797, 3 vol. in-8°); *The history of Scotland, from the accession of the house of Stuart to that of Mary*, by J. Pinkerton (London, 1797, 2 vol. in-4°); *The chronicles of Scotland* (1436 to 1565), by Rob. Lindsay of Pitscottie (continued to 1604; Edinburgh, 1728, in-fol., or 1814, 2 vol. in-8°); *Epistolæ Jacobi IV, Jacobi V et Mariæ regum Scotorum eorumque tutorum et regni gubernatorum, ad imperatores, reges et alios*, 1505-1545; *interjectæ sunt quædam exterorum principum ac virorum illustrium litteræ* (Edinburgh, 1722, 2 vol. in-8°); *The history of the affairs of Church and State in Scotland, from the beginning of the reformation in the reign of James V, to the retreat of queen Mary into England*, 1568, by Rob. Keith (Edinburgh, 1734, in-fol.; new edition edited by John Parker Lawson, Edinburgh, 1845-1850, 3 vol. in-8°); *Lives of the queens of Scotland and English princesses connected with the regal succession of Great Britain*, by miss Agnes Strickland (Edinburgh and London, 1850-1856, 6 vol. pet. in-8°); *The history of Scotland, from the establishment of the reformation to the death of queen Mary*, by Gilb. Stuart (London, 1782, 2 vol. in-4°); *Histoire de la vie et mort de Jacques cinquiesme, roy d'Escosse; ensemble l'histoire de la belle Douglas, vray miroir de constance et de chasteté* (Paris, Rolin-Baraignes, 1621, in-12); *Miscellanea scotica containing the life and death of James V of Scotland; the navigation of the king round Scotland, and the Chamæleon, or crafty Statesman (Maitland)*, by Geo. Buchanan (Edinburgh and London, 1710, pet. in-8°, avec un portrait); *Archives, papiers d'Etat, pièces et documents historiques relatifs à l'histoire de l'Ecosse au* XVIe *siècle*, publiés, pour le Bannatyne Club d'Edimbourg, par A. Teulet (Paris, impr. de Plon, 1859, 3 vol. in-4°); *The expedition into Scotland of the prince Edward, duke of Somerset*, by Will Patten (London, 1548, in-8°); *Récit de l'expédition d'Ecosse en 1546...*, par Berteville (Edimbourg, 1825, in-4°); *The Complaynt of Scotland* (1548, in-16); *Discours particulier d'Ecosse, escrit par Jaq. Mackgill et Jean Bellenden, en* 1559 (Edimbourg, 1824, in-4°); *Staggering state of the Scots statesmen for one hundred years, viz. from* 1550 *to* 1650, by John Scott, new first published from an original manuscrit (by Walter Goodall; Edinburgh, 1754, petit in-8°); *Memorials of George Bannatyne*, 1545-1608 (Edinburgh, 1829, in-4°); *Robertson's History of Scotland; Histoire de la guerre d'Ecosse* par J. de Beaugué (Paris, 1556, in-8°); *Bannatyne Miscellany* (Edinburgh, 1824-1827, in-4°); *Miscellany of the Maitland club* (Edinburgh, 1832, in-4°); *Memoirs of James Melville* (Edinburgh, 1827, in-4°); *De vita Mariæ Scotorum reginæ authores XVI, recensuit Sam. Jebb* (London, 1725, 2 vol. in-fol.); *James Anderson's collections relating to the history of Mary queen of Scotland* (Edinburgh, 1727-1728, 4 vol. in-4°); *Histoire de Marie, reine d'Ecosse*, trad. du lat. de Buchanan (Edimbourg, 1572, in-8°); *Mariæ Stuartæ Scotorum reginæ... supplicium et mors pro fide catholica* (Coloniæ, 1587, in-8°); *A defense of the title of the queen dowager of France, queen of Scotland*, by Morgan Phillips (Liége, 1471, in-4°); *Historia de lo sucedido in Escocia y Inglaterra, en 44 años que vivio Maria Estuarda*, escrita por Ant. de Herrera (Madrid, 1589, in-8°). Sur Marie Stuart, reine d'Ecosse, v. le mot STUART (Marie). *Ragguaglio della nobil rotta data da' Scozzesi a gl' Inglesi* (Bologna, 1588, in-4°); *Report on the events and circumstances which produced the union of the kingdoms of England and Scotland...*, by J. Bruce (London, 1799, 2 vol. in-8°, privately printed); *The history of Scotland, from the union of the crowns on the accession of James VI to the union of the kingdoms in the reign of queen Anne*, by Malcolm Laing; the third edition... (London, 1819, 4 vol. in-8°); *The history and life of king James the sixt of Scotland* (Edinburgh, 1825, in-4°); *Rob. Chambers's history of the rebellions in Scotland, from* 1638 *to* 1660 (Edinburgh, 1828, 2 vol. in-12; in 1689 and 1715, Edinburgh, 1829, in-12; in 1745-1746, Edinburgh, 1828, 2 vol. in-12); *The Lockhart papers*, edited by Anth. Aufrere (London, 1817, 2 vol. in-4°; Affaires d'Ecosse, 1702-1745); *The history of the house of Douglas and Angus*, by Dav. Hume of Godscroft (Edinburgh, 1644, also 1648, in-fol., or 1743, 2 vol. in-12); *Mark Napier's, Montrose and the Covenanters, their character and conduct;* illustrated from private letters and original documents hitherto unpublished (London, 1838, 2 vol. in-8°, portr.); *The life and times of Montrose* (London, 1840, in-8°); *Memoirs of marquess of Montrose* (Edinburgh, 1856, 2 vol. in-8°; M. Napier a donné un autre ouvrage relatif à Montrose, en 2 vol. in-4°, impr. pour le Maitland Club); John Master (of Sainclair), *Memoirs of the insurrection in Scotland in* 1715 (London, Blackwood, 1859, in-4°); *The State papers and letters of sir Ralph Sadler* (Edinburgh, 1809, 2 vol. gr. in-4°); J. Anderson, *Diplomatum et numismatum Scotiæ thesaurus* (Edinburgh, 1735, in-fol.); *Numismata Scotiæ : or a series of the Scottish coinage, from the reign of William the Lion to the union*, by Adam de Cardonnel (Edinburgh, 1786, in-4°, fig.). V. *Revue des Deux-Mondes*, articles de F. Mercey : 1er septembre, 1er novembre 1837; 15 février, 15 juillet, 1er septembre 1838; 15 janvier 1839; 1er mai 1841. V. Carte particulière de l'Ecosse par Arrowsmith, 4 feuilles.

VOYAGES EN ÉCOSSE.

La *Navigation du roi d'Ecosse Jacques V autour de son royaume...*, par de Nicolay, sieur d'Arfeville (Paris, 1583, in-4°); *Journey from Edinburgh through parts of north Britain*, by Alex. Campbell (London, 1802, 2 vol. in-4°, fig.); *Tour in Scotland*, by Pennant (Chester, 1774, 3 vol. in 4°); *Tour through Scotland*, by J. Carr (London, 1809, gr. in-4°, fig.); *Vues pittoresques de l'Ecosse*, dessinées par A. Pernot, accompagnées d'un texte, par A. Pichot (Paris, 1826-1828, in-fol.); *Voyage dans les montagnes d'Ecosse et les Hébrides, fait en* 1786, par J. Knox (Paris, 1790, 2 vol. in-8°); *Voyage en Ecosse et aux îles Hébrides*, par L.-A. Necker de Saussure (Genève, 1821, 3 vol. in-8°, fig.). V. encore le *Tour du monde*, par Edouard Charton, *passim*, et *Année géographique*, par Vivier de Saint-Martin (1862-1870).

POËTES ÉCOSSAIS.

Introduction to the history of poetry in Scotland, by Alex. Campbell (Edinburgh, 1798, 2 vol.); *Geschichte der Volksthümlichen Schottischen Lieder-Dichtung*, von Ed. Fiedler (Leipzig, 1857, 2 vol. in-8°); *The Caledonian Muse : a chronol. selection of Scottish poetry* (London, 1821, in-8°); *Scottish songs, ballads and poems*, by H. Ainslie (New-York, 1855, in-12); *Scottish tragic ballads*, published by J. Pinkerton (1781, in-8°); *Select Scottish ballads*, by Pinkerton (London, 1783, 2 vol. in-8°); *Collection of the works of the Highland bards*, collected in the Highlands and Isles, by Alex. and Donald Stewart (London, 1804, 2 vol. in-8°); George Bannatyne, *Ancient Scottish poems* (Leeds, 1815, in-8°); *Select remains of the ancient popular poetry of Scotland*, by D. Laing (Edinburgh, 1822, in-4°); *Ossian's poems*, by Macpherson; *Popular ballads and songs*, collected by R. Jamieson (Edinburgh, 1806, 2 vol. in-8°); *Scottish songs* (London, 1794, 2 vol. in-12); *Select Scottish songs*, by Rob. Burns, edited by Cromek (London, 1810, 2 vol. in-8°); *Scottish historical and romantic ballads, with a glossary*, by Finlay (Edinburgh, 1808, 2 vol. in-8°); *Ancient Scottish ballads...*, edited by G.-R. Kinloch, with a appendix (Edinburgh, 1827, in-8°); *The original cronykil of Scotland*, by Ands of Wyntown (London, 1795, 2 vol. in-8°); *Chronicle of Scottish poetry from the XIIIth century*, by J. Sibbald (Edinburgh, 1802, 4 vol. in-8°); *The metrical history of William Wallace*, by Henry (Perth, 1790, 3 part. in-12); *The Bruce written in Scottish verse*, by J. Babour (London, 1790, 3 vol. in-8°).

Écosse (CONCILE D'). Ce concile se tint en 1225. Le pape Honorius III ordonna ce concile provincial de toute l'Ecosse par une bulle datée du 19 mai. On y décréta 84 canons qui formèrent les statuts généraux de l'Eglise d'Ecosse. Citons les principaux : Les évêques, les abbés et les prieurs viendront tous les ans au concile de la province. On ne bâtira ni église ni oratoire sans la permission de l'évêque diocésain, laquelle sera aussi nécessaire pour faire l'office divin dans les églises déjà construites. On donnera aux vicaires de quoi se procurer une subsistance honnête. Il y aura dans chaque paroisse près de l'église une maison propre à recevoir l'évêque et l'archidiacre. Les curés ni les vicaires ne pourront aliéner les biens de leurs églises. Les religieux ne pourront point être exécuteurs testamentaires. Les églises défendront leurs immunités par rapport au droit d'asile. Les clercs vivront dans la continence et la sobriété, s'abstiendront du trafic et de l'entrée des cabarets.

Écosse (HISTOIRE D'), par W. Robertson. L'histoire d'Ecosse telle que nous l'a donnée Robertson ne commence, à proprement parler, qu'à la naissance de Marie Stuart, en 1542, bien qu'il l'ait fait précéder d'un *Coup d'œil sur l'histoire d'Ecosse avant la mort de Jacques V*. « C'est qu'avant cette époque, dit Campenon, les faits ne présentent point assez de certitude ou n'offrent point assez d'intérêt. A quelques événements près, trop importants pour avoir pu tomber dans l'oubli, on ne sait rien de bien positif sur ce qui s'est passé dans ce pays jusqu'en 1286. Les monuments historiques qui auraient pu dissiper les ténèbres de ces temps éloignés furent détruits ou dispersés par Edouard Ier, roi d'Angleterre. L'obscurité ne cesse qu'à la fin du XIIIe siècle. Alors seulement l'histoire de cette nation prend un caractère d'authenticité; mais jusqu'à la mort du roi Jacques V, en 1542, elle ne présente guère qu'une répétition continuelle des mêmes événements. Ce n'est que démêlés entre les rois et les barons, et ces démêlés finissent toujours par la chute ou par le meurtre des premiers. D'ailleurs, les affaires de l'Ecosse sont encore peu liées à celles des autres Etats, et l'on ne voit, dans ce royaume isolé, que des nobles rendus féroces par l'habitude des guerres, un peuple plongé dans l'ignorance et la servitude, et des rois sans autorité. » L'historien ne fait qu'indiquer les principaux événements dont l'Ecosse fut le théâtre, durant cette période de deux cent soixante ans; mais il s'arrête sur les mœurs et le caractère des Ecossais, sur l'esprit qui dominait alors parmi eux et sur la forme de leur gouvernement. Dans aucune contrée de l'Europe, le gouvernement féodal n'avait de plus profondes racines. C'était là surtout qu'il se montrait sous son véritable aspect. Robertson en retrace avec un grand talent l'origine, les progrès et les vicissitudes. Il en développe les ressorts et en fait sentir tous les vices. C'est par l'extrême abaissement de l'autorité royale, impuissante pour protéger le faible contre le fort, qu'il explique tous les maux auxquels ce pays fut si longtemps en proie. Cette introduction, qui est fort étendue, est d'un bout à l'autre remarquable par la justesse et la profondeur des aperçus. Robertson arrive ainsi à l'époque importante où, l'Ecosse étendant ses relations avec les autres puissances et prenant un rang politique en Europe, l'histoire de ce royaume se lie à celle du continent et devient intéressante même pour les étrangers, qui ne peuvent se dispenser de l'étudier, s'ils veulent se former une idée complète des révolutions principales du XVIe siècle. Dans l'époque qu'il embrasse, l'établissement de la réformation en Ecosse et la catastrophe qui précipita du trône Marie Stuart sont les deux événements importants. L'un et l'autre sont malheureusement de nature à prêter beaucoup aux préjugés de l'historien. On conçoit que le premier devait être capital aux yeux de Robertson, ministre presbytérien et zélé partisan des réformateurs; aussi n'est-ce pas sans fondement qu'on l'accuse d'une partialité marquée dans le récit de cet événement mémorable et dans le choix des autorités sur lesquelles il s'appuie. L'origine, les progrès, l'établissement de la réformation en Ecosse sont autant de faits dont il a d'avance approuvé tous les motifs, adopté toutes les conséquences. Tous les excès des novateurs pour fonder la reli-

gion nouvelle semblent non pas justifiés, mais du moins excusés à ses yeux, par la seule raison qu'il lui paraissait nécessaire que cette grande révolution s'opérât dans sa patrie. Les deux annalistes qu'il consulte le plus sont John Knox et George Buchanan, les plus fougueux réformateurs de l'Ecosse, tous deux ardents persécuteurs de Marie Stuart et qualifiés d'*écrivains fanatiques* par David Hume, qu'on ne peut accuser d'obéir à un préjugé religieux. L'*Histoire de la réformation*, où Knox, ce farouche sectaire, préconise l'assassinat, suffirait pour prouver qu'il n'y a rien d'exagéré dans le portrait de Hume. Quant à Buchanan, tous les témoignages sont d'accord pour rendre justice à son rare savoir; mais il semble ne s'être livré au rôle d'historien que pour exhaler sa haine contre Marie Stuart, dont il n'avait reçu que des bienfaits et contre laquelle il écrivit des injures et des calomnies payées par Elisabeth. Quoi qu'il en soit, il résulte du récit même de Robertson que les réformateurs travaillèrent avec un zèle égal à la perte de Marie et à l'anéantissement de l'Eglise romaine. Mais, s'il fut impossible à Robertson de retracer cet événement avec impartialité, il n'en est pas de même de ce qui touche au règne de Marie Stuart. Ici les convenances de son état n'imposent aucune gêne à ses devoirs d'historien, et il est plus indulgent pour elle que Hume. Il combat même de toutes les forces de sa raison plusieurs des calomnies inventées par Knox et Buchanan pour avilir la reine d'Ecosse et récuse leur témoignage, « empreint, dit-il, de la violence de leurs préjugés. » Au reste, ce n'est que depuis Hume et Robertson que MM. Tyttler, Gilbert Stuart et Whitaker en Angleterre, et M. Mignet en France, ont découvert des documents favorables à la cause de Marie Stuart et parlé de plusieurs circonstances d'une certitude incontestable, toutes en faveur de la reine d'Ecosse et dont il n'est fait aucune mention dans l'*Histoire d'Ecosse*. Mais, du moins, au milieu de cette absence de preuves positives, Robertson a su éviter de présumer le mal et n'a imputé à cette princesse que les torts qui, par le défaut de témoignages contradictoires, semblaient avoir acquis à ses yeux une sorte d'évidence. On sait que, de tous les ouvrages de Robertson, c'est celui-ci qui obtint le plus de succès. Suard, l'élégant traducteur de l'*Histoire de Charles-Quint* par le même auteur, explique ce succès jusque-là sans exemple en Angleterre par une cause trop indépendante peut-être du mérite particulier de l'ouvrage. « On admire volontiers, dit-il, le premier ouvrage d'un auteur, parce qu'on s'étonne de trouver un grand mérite dans un homme encore inconnu et que, d'ailleurs, aucune prévention ne s'oppose à ce premier mouvement. » Mais, parmi les motifs qui ont concouru au succès de ce livre, il serait injuste de ne pas compter pour beaucoup l'art singulier avec lequel l'auteur intéresse aux moindres événements de ce déplorable règne de Marie Stuart et le point de vue tout à fait nouveau sous lequel il fait envisager le caractère d'Elisabeth. L'*Histoire de Charles-Quint* exigeait sans doute une plus grande étendue d'esprit, une aptitude plus marquée à saisir et à embrasser d'un seul coup d'œil un grand nombre d'objets divers et surtout une connaissance plus approfondie de tous les gouvernements de l'Europe; mais ici l'historien sait attacher par la simplicité même du sujet; lorsque les faits s'y prêtent, il donne à ses récits cette forme dramatique qui répand la chaleur et la vie sur la narration; ses digressions ont toujours un but moral et le mérite de tenir au fond du sujet; il excelle à peindre les mœurs des époques qu'il retrace, non point par des tableaux travaillés à dessein, mais par le simple exposé de quelques circonstances où se trouve une fidèle image des habitudes du temps; enfin son style, naturellement grave, prend quelquefois, lorsqu'il parle des infortunes de Marie Stuart, une teinte de douceur qui pénètre et qui charme. Il me semble que tant de causes d'intérêt ne se trouvent réunies, à un même degré, dans aucun autre ouvrage de Robertson. « Il y a, dit M. Villemain, grand admirateur de la formule *ad narrandum non ad probandum*, il y a une grande objection à faire contre Robertson; cet esprit si sage, si éclairé, si raisonnable, cède involontairement au besoin de corriger ce qu'il raconte; il répand une couleur de régularité, de justesse sur les caractères les plus violents, sur les temps les plus âpres, les plus désordonnés. Il en résulte que la forme du récit n'étant plus en rapport avec la violence des événements, on ne conçoit pas que quelque chose de si paisiblement raconté ait ébranlé le monde. Ainsi l'infidélité naît du malheur qu'a l'historien de n'avoir pas assez d'imagination et de passion. » L'illustre écrivain semble prendre ici la *couleur locale* pour la vérité historique, et cette objection, bien que fondée, est purement littéraire. L'*Histoire d'Ecosse* reçut les louanges les plus enthousiastes de Hume, de Gibbon, de Littleton, de H. Walpole et de Wamburton en Angleterre. En France, elle est considérée comme un ouvrage classique auquel les travaux plus récents n'ont point enlevé sa valeur. Plusieurs traductions en ont été faites, parmi lesquelles nous citerons celle qui fut publiée sans nom d'auteur et attribuée à Besset de La Chapelle (1764-1792) et l'excellente traduction de Campenon, de l'Académie française.

ÉCOSSE (NOUVELLE-), presqu'île de l'Amérique anglaise. V. ce mot, au *Supplément*.

ÉCOSSÉ, ÉE (é-koss-sé) part. passé du v. Ecosser : *Pois* ÉCOSSÉS. *Fèves* ÉCOSSÉES.

ÉCOSSER v. a. ou tr. (é-kos-sé — du préf. privat. *é*, et de *cosse*). Dépouiller de sa cosse : ECOSSER *des pois, des fèves, des haricots*.

— Fam. Eplucher, étudier minutieusement : *Ainsi ses conversations avec moi, dont j'*ÉCOSSAIS *avec soin chaque mot après son départ, pour en tirer des déductions...* (A. Karr.) ‖ Inusité.

S'écosser v. pr. Etre écossé : *Ces petits pois* S'ÉCOSSENT *difficilement. Toutes les légumineuses* S'ÉCOSSENT. (Bosc.)

ÉCOSSEUR, EUSE s. (é-ko-seur, eu-ze — rad. *écosser*). Personne qui écosse : *Dans la saison des pois, il occupe un grand nombre d'*ÉCOSSEURS *et d'*ÉCOSSEUSES.

ÉCOSSISME s. m. (é-ko-si-sme — rad. *Ecosse*). Fr.-maçonn. Nom donné aux divers systèmes maçonniques qui sont ou prétendent être originaires de l'Ecosse.

— **Encycl.** De tous les systèmes maçonniques qui se prétendent originaires de l'Ecosse, pas un ne se rattache directement ou indirectement à ce pays; car, sous prétexte de société mystérieuse et secrète, les intrigants, les charlatans, les illuminés, les amateurs du romantique et du merveilleux ont taillé à plein drap dans le champ de la légende et bâti des châteaux... en Ecosse. Nous allons tâcher de faire un peu de lumière historique et critique sur ce sujet.

Il y avait en Ecosse, comme en Angleterre, des compagnies de constructeurs organisées en loges et jouissant de certaines franchises qui leur avaient fait donner le nom de maçons libres (*free masons*). Deux anciennes chartes, qui paraissent authentiques, nous apprennent que le protectorat de ces corporations appartenait héréditairement à la famille des lords Roslin de Saint-Clair. Ces deux chartes ont été relevées par un bénédictin de Sainte-Geneviève de Paris, le chanoine Richard-Augustin Hay, d'origine écossaise, dans un travail manuscrit intitulé : *Hay's Memoirs* et contenant un recueil de pièces concernant des familles nobles de l'Ecosse. La première est sans date : c'est un acte récognitif des droits de la famille Roslin, droits tombés en oubli et dont le défaut d'exercice avait causé aux corporations un grand préjudice par les dissensions et les usurpations qu'avait engendrées l'absence d'un protectorat efficace. Elle est signée par William Shaw, qui prend le titre de directeur du travail (*master of work*); Thomas Wair, maçon à Edimbourg; Thomas Robertson, surveillant (*wardine*) de la loge de Dunfermline et Saint-André, et Robert Baillie, pour la loge de Haddington, etc. La seconde charte est datée de 1630. C'est encore un acte récognitif des droits de la même famille, destiné à remplacer un titre plus ancien brûlé dans l'incendie du château de Roslin. On y voit figurer des maçons de Dundee, d'Edimbourg, de Glascow, d'Ayre, de Stirling, de Dumferlyne, et aussi des représentants de corporations de forgerons et de tailleurs de pierre (*hammermen* et *squaremen*), et il ne s'agit, dans les deux titres, que des privilèges et des juridictions de corporations ouvrières. Cette maçonnerie était donc, en Ecosse comme en Angleterre, une association de travailleurs, une sorte de compagnonnage. Les loges écossaises ne connurent la franc-maçonnerie philanthropique et philosophique qu'après la transformation qui s'opéra en 1717 dans la Grande Loge de Londres et qui produisit un réveil analogue dans les trois royaumes. C'est dix-neuf ans après cette transformation de la maçonnerie opérative en maçonnerie spéculative (expression anglaise) dans la Grande Loge de Londres que les maçons écossais, dont les loges avaient cessé de travailler depuis 1695, se réunirent pour constituer une Grande Loge d'Ecosse. Le chef de la famille de Roslin, William de Saint-Clair, renonça, le 30 novembre 1736, au patronage héréditaire de sa famille et fut aussitôt élu grand maître à l'unanimité par l'assemblée qui se tenait à Edimbourg dans la chapelle Sainte-Marie. Le 24 juin 1737, la Grande Loge d'Ecosse décida qu'elle reviserait et confirmerait les titres de toutes les loges écossaises. Dans tout cela, il n'est nullement question de templiers, de croisades, de chevalerie, de rose-croix, etc., et la Grande Loge d'Ecosse n'a cessé de proclamer dans toutes ses circulaires qu'elle ne reconnaît que les trois grades symboliques : apprenti, compagnon et maître. Jusqu'ici, il y a donc une parfaite identité entre la maçonnerie proprement dite et la maçonnerie écossaise.

Mais en France, dès 1728, nous trouvons une maçonnerie chevaleresque, templière, se prétendant issue des croisades et se présentant comme supérieure à la maçonnerie anglaise, qui avait pénétré dans notre pays en 1721. Nous connaissons l'auteur de cette maçonnerie qui s'appelle écossaise, alors que la franc-maçonnerie n'est pas encore née en Ecosse : c'est le baron de Ramsay (plus connu en France sous le titre de chevalier, parce qu'il avait reçu du roi l'ordre de Saint-Louis), noble écossais, jacobite ardent, précepteur du prétendant Charles-Edouard Stuart, converti au catholicisme par Fénelon, et qui s'occupa toute sa vie d'intrigues et de complots stuartistes. « Ramsay, dit M. A.-G. Jouaust dans son *Histoire du Grand Orient de France*, imagina d'ajouter à la maîtrise un Ecossais, un novice, un chevalier du temple et un royal-arche. Nous ne savons rien aujourd'hui sur les rituels dont il accompagna ces grades; mais il est certain, à nos yeux, que le chevalier du Temple de Ramsay n'est pas le templier moderne, successeur et vengeur de Jacques Molay. Ramsay, protestant converti au catholicisme et en rapports journaliers avec Rome et les jésuites pour les intérêts du parti stuartiste, n'a pu rêver une telle chimère. Il a seulement imaginé un grade illustre, destiné à relier par les croisades le temple de Salomon à celui de Jérusalem, et à donner l'éclat de la chevalerie au modeste compagnonnage des disciples d'Hiram. Voici, en effet, la thèse soutenue par Ramsay en 1738 dans un discours solennel prononcé devant la Grande Loge de France : « Le nom de *free* » *masons* ne doit donc pas être pris dans un » sens littéral, grossier et matériel, comme » si nos instituteurs avaient été de simples » ouvriers en pierre et en marbre ou des génies purement curieux qui voulaient cultiver les arts. Ils étaient non-seulement d'habiles architectes, qui voulaient consacrer » leurs talents et leurs biens à la construction » des temples extérieurs, mais aussi des princes religieux et guerriers qui voulaient édifier, éclairer et protéger les temples vivants » du Très-Haut. C'est ce que je vais vous démontrer en vous développant l'origine et » l'histoire de l'ordre. Du temps des guerres » saintes dans la Palestine, plusieurs princes, » seigneurs et citoyens entrèrent en société, » firent vœu de rétablir les temples des chrétiens dans la Terre sainte et s'engagèrent » par serment à employer leurs talents et » leurs biens à ramener l'architecture à sa » primitive institution. Ils convinrent de plusieurs signes anciens, de mots symboliques » tirés du fond de la religion pour se distinguer des infidèles et se reconnaître des Sarrasins. On ne communiquait ces signes et » ces paroles qu'à ceux qui promettaient solennellement, et souvent même au pied » des autels, de ne les jamais révéler. Cette » promesse sacrée n'était donc plus un serment exécrable, comme on le débite, mais » un lien respectable pour unir les hommes » de toutes les nations dans une même confraternité. Quelque temps après, notre ordre s'unit intimement avec les chevaliers » de Saint-Jean de Jérusalem. Dès lors et » depuis, nos loges portèrent le nom de loges » de Saint-Jean dans tous les pays. Cette » union se fit en imitation des Israélites, lorsqu'ils rebâtirent le second temple; pendant » qu'ils maniaient d'une main la truelle et le » mortier, ils portaient de l'autre l'épée et le » bouclier. (*Esdras*, ch. IV, v. 16.) Les rois, » les princes et les seigneurs, en revenant de » la Palestine dans leur pays, y établirent » des loges différentes. Du temps des dernières croisades, on voit déjà plusieurs loges » érigées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France et en Ecosse, à cause de » l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces » deux nations... »

» Ramsay, dit encore M. A.-G. Jouaust, était versé dans les études théologiques dès sa jeunesse; il lui fut facile d'accommoder la légende biblique à la rédaction des cahiers et instructions historiques de ces grades... Ramsay était Ecossais; il prétendit que ses élucubrations venaient d'Ecosse; il leur donna une illustre origine en les rattachant aux croisades, ce qui rendait ses grades bien plus agréables à la vanité des adeptes que la simple *free-masonry* de la Grande Loge de Londres, et il les distingua de la maçonnerie anglaise en leur donnant le titre d'écossais. Telle est l'origine la plus rationnelle de l'*écossisme* en maçonnerie. Plus tard, quand cette création se fut répandue avec succès en France et ailleurs, l'Ecosse ne manqua pas de revendiquer la maçonnerie écossaise, et l'on fit même remonter l'origine du rite d'Hérodom de Kilwining (l'une des branches de l'*écossisme*) jusqu'en l'an 1150, quoiqu'il soit presque certain que la Grande Loge de Kilwining ne date que de 1763. »

L'Ecosse maçonnique n'accepta pas tout entière ce prétendu *écossisme;* nous avons dit que la Grande Loge d'Edimbourg avait toujours protesté qu'elle ne reconnaissait que les trois grades de la maçonnerie anglaise; mais la Grande Loge d'Edimbourg n'avait pu réunir sous son autorité toutes les loges de l'Ecosse, et, parmi les dissidentes, il en était une qui s'empara de la fiction de l'*écossisme* pour s'ériger en autorité rivale.

La loge du petit bourg de Kilwining, au moment du réveil de la maçonnerie en Ecosse, avait prétendu être inscrite la première sur la liste des loges d'Ecosse, comme existant déjà sous Robert Bruce. Elle ne présentait aucun titre, tandis que la loge de Sainte-Marie en produisait un qui remontait à 1598; mais elle soutenait qu'il était de notoriété que Robert Bruce avait accepté le protectorat de ses maçons en récompense des services qu'ils lui avaient rendus dans une bataille contre les Anglais, et que les rois d'Ecosse avaient continué ce patronage. Ses prétentions ayant été repoussées comme non fondées, elle se donna le titre de Mère Loge royale, et, pour lutter contre la Grande Loge d'Edimbourg, elle se transporta à Edimbourg même et accueillit les innovations prétendues écossaises que Ramsay avait essayé inutilement de faire accepter par la Grande Loge de Londres. Elle se constitua un rite qui n'est qu'un remaniement de la fameuse maçonnerie de perfection pratiquée en France par le souverain conseil des empereurs d'Orient et d'Occident; elle le réimporta même en France, d'où il avait disparu, en créant à Rouen, en 1786, un grand chapitre métropolitain de l'ordre d'Hérodom de Kilwining.

Mais tout ceci ne suffisait pas encore aux amateurs du merveilleux, qui voulaient rattacher à la maçonnerie et à l'Ecosse la reconstitution de l'ordre des templiers. Ils imaginèrent de faire réfugier des templiers français dans les loges de l'Ecosse et de faire livrer, en récompense de cet asile, tous les secrets de l'ordre du Temple aux maçons écossais. C'est encore là une fable contre laquelle l'histoire proteste. Il y avait des templiers en Ecosse aussi bien qu'en France; leur ordre y fut dispersé, mais non persécuté; ils n'eurent pas besoin, par conséquent, de se réfugier dans les loges des maçons, qui n'étaient du reste, à cette époque, que des corporations ouvrières, tandis que l'ordre du Temple était composé de la meilleure noblesse de la chrétienté. Les templiers français n'eurent pas davantage besoin de se réfugier en Ecosse, parce qu'il leur était plus facile de passer soit en Allemagne, où la persécution fut nulle, soit en Espagne et en Portugal, où leur ordre ne fit que changer de nom. V. Michelet, *Histoire de France*.

Ainsi, toute cette légende de l'*écossisme* est un roman continuellement démenti par l'histoire, et il est regrettable de la voir servir de base à un grand nombre de rites maçonniques dont les adeptes font preuve d'une foi robuste.

Pour résumer ce long exposé, l'*écossisme* est le nom générique des maçonneries à hauts grades qui se prétendent supérieures à la maçonnerie symbolique et qui entretiennent dans la franc-maçonnerie la vanité, l'inégalité, les préjugés, les erreurs, les fausses doctrines; car ce n'est pas aux innovations de Ramsay que s'en sont tenus les pères de l'*écossisme*. Après Ramsay et ses sept grades sont venus les développements de l'*élu*, grade biblique fondé sur la vengeance tirée du meurtre d'Hiram; de l'élu on a tiré le kadosch (*illuminatus, sanctificatus*), élu templier, successeur et vengeur des anciens templiers; au-dessus des kadoschs, on a mis des princes de royal-secret, qui n'étaient pas princes et n'avaient aucun secret, royal ou autre; puis sont arrivés des inquisiteurs qui n'ont jamais brûlé personne (et c'est tout ce qu'on peut dire de mieux à leur endroit); puis des inspecteurs qui n'ont jamais rien inspecté. Quand un rite écossais s'est constitué en vingt-cinq degrés, ce qui fait déjà vingt-deux grades inutiles, il s'en constitue un autre quelques années plus tard en trente-trois degrés (le rite écossais ancien et accepté du suprême conseil). On croit qu'il y a dans ces trente grades de luxe une moisson suffisante pour la crédulité et la vanité humaine. Erreur! On invente bientôt un rite de Misraïm, renouvelé des Egyptiens, prétend-on, et divisé en quatre-vingt-dix degrés. Est-ce tout? Une autre imagination remonte à travers l'Egypte jusqu'à la Chaldée; elle retrouve dans des manuscrits chaldéens la véritable maçonnerie et la divulgue sous le titre de rite de Memphis ou oriental, en quatre-vingt-quinze degrés, dont le grand maître est un *grand hiérophante!*

Terminons par une citation de Thory, auteur peu suspect d'injustice envers l'*écossisme*, puisqu'il était secrétaire du saint-empire romain (titre modeste des dignitaires du suprême conseil sous le premier empire français). Dans le premier volume des *Acta Latomorum* (p. 214), on lit : « Une Grande Loge d'Amérique, se disant écossaise, adresse (à la Grande Loge d'Ecosse) une circulaire contenant la nomenclature d'un nombre infini de grades maçonniques qu'elle autorisait. La Grande Loge déclare qu'un pareil nombre de grades ne peut qu'inspirer le plus profond mépris pour la maçonnerie écossaise et qu'elle ne les reconnaît pas; qu'elle a toujours conservé les rites maçonniques selon la simplicité de leur primitive institution; qu'elle ne se départira jamais de son système à cet égard. » Ce système, c'est la maçonnerie anglaise, la maçonnerie symbolique à trois grades, apprenti, compagnon et maître. Il faut ajouter que les loges de Paris appartenant au rite écossais s'en tiennent actuellement aux trois grades primitifs, et qu'elles ont aboli de fait, sinon en principe, tous les hauts grades, ridicules hochets d'une vanité niaise.

ÉCOSSONEUX s. m. (é-ko-so-neu — rad. *écossoner*, pour *écosser*). Ornith. Nom vulgaire du bouvreuil et du pivert.

ÉCOT s. m. (é-ko — du bas lat. *scotum*, contribution. Pour plus de détails, voir l'article de linguistique). Quote-part incombant à chacun dans une dépense commune : *Allons dîner au restaurant; chacun payera son* ÉCOT.

Or est passé ce temps, où d'un bon mot,
Stance ou dizain, on payait son *écot*.
Mme DESHOULIÈRES.

— Montant de la note à payer chez un traiteur : *A la fin du repas, lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'*ÉCOT. (Le Sage.) ‖ Ce sens a vieilli.

— Compagnie réunie à une même table : *Il y a trois* ÉCOTS *dans le jardin*. (Acad.) *On nous avait apprêté à déjeuner dans une salle basse où il y avait des Allemands et des Italiens qui mangeaient à divers* ÉCOTS. (Th. de Viaud.)

Heureux l'*écot* où la commère
Apportait sa pinte et son verre!
BÉRANGER.

‖ Ensemble de personnes prenant part à une même action :

Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous *écots*.
LA FONTAINE.

— Fig. Part que chacun prend à quelque chose : *La complaisance est une monnaie à l'aide de laquelle tout le monde peut, au défaut de moyens essentiels, payer son* ÉCOT *dans la société*. (Volt.) *Frédéric II, dans une revue, ayant aperçu un officier qui avait une balafre, lui dit : « A quel cabaret avez-vous attrapé cela? — A Kolin, répondit celui-ci, où Votre Majesté paya l'*ÉCOT. »

— *Parlez à votre écot*, Se dit à une personne qui se mêle d'une conversation qui ne la regarde point :

. . . Taisez-vous, vous; *parlez à votre écot;*
Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.
MOLIÈRE.

— Prov. *A beau se taire de l'écot, qui rien ne paye*, Celui qui ne paye pas ne doit point se mêler de contester la dépense.

— **Encycl.** Linguist. *Ecot* vient du bas latin *scotum, scottum*, qui signifia d'abord taxe, contribution, impôt, puis cotisation, écot. Dans notre ancienne langue, *escot* avait également les deux significations. Ducange nous fournit dans son glossaire, à l'article SCOT, un exemple de la première signification, tiré d'une charte de l'empereur Philippe en faveur des habitants de Liége. Il y est dit que les Liégeois seront exempts de « *serviche*, taille et *escot*. » Dans le passage suivant, *écot* a la signification que nous lui donnons encore aujourd'hui :

Li moines
Ostes, me ferés-vous dont forche?
Li ostes
Oïl, se vous ne me paiés.
Li moines
Bien voi que je sui cunkiés,
Mais c'est li darraine fois.
Par mi chou m'en irai-je anchois
Qu'il reviegne nouviaus *escos*.
(*Li jus Adam* ou de la *Feuillie*, inséré dans le *Théâtre français au moyen âge*).

Le bas latin *scotum* dérivait du germanique : ancien allemand *scaz, schaz*, contribution, impôt, taxe, rétribution, dont la signification primitive est argent monnayé, monnaie, pièce d'argent, trésor; gothique *skatts*, même sens, anglo-saxon *sceat*, scandinave *skattr*, allemand *schoss*, anglais *scot, shot;* le celtique a aussi le mot : ancien gaélique *sgot*, même sens. Tous ces noms se lient très-étroitement à l'ancien slave *skotu, skotina*, bétail, troupeau, et à l'irlandais *scath*, troupeau, diminutif *scottan, sgottan*, et ce rapport intime n'a rien qui doive étonner. Dans l'origine, en effet, le bétail et ses produits constituaient la principale richesse des peuples pasteurs, et par suite leur moyen habituel d'échange, l'objet de leur ambition comme butin de guerre, la source des libéralités et des salaires, etc. Aussi a-t-on remarqué depuis longtemps les affinités fréquentes qui rattachent les noms de la propriété, de l'argent, du butin à ceux du bétail et du troupeau. Festus fait déjà cette observation relativement au latin *pecunia* et *peculium*, et l'on en trouve ailleurs des exemples multipliés. Ainsi le gothique *faihu*, en latin *pecus*, bétail, désigne l'argent dans la version d'Ulphilas, et il traduit le grec *mammônas*, richesse, par *faihuthraihus*, littéralement abondance de bétail. Dans les lois lombardes et anglo-saxonnes, la dot paternelle est appelée *fader-fio, faedering-feoh*, et l'anglais *maidenfee*, dot de fille, ainsi que *fee*, salaire, récompense, ne rappelle plus en aucune manière le sens de bétail. Au gothique *arbi*, patrimoine, répond l'anglo-saxon *yrfe*, bétail. Il en est de même dans les langues celtiques, où, en irlandais, *bosluaiged*, richesse, dérive de *bo-sluag*, troupe de vaches, où *crodh, crudh*, signifie à la fois bétail, propriété, dot et argent, et *spreidh*, le cymrique *praidd*, latin *præda*, bétail et butin. L'irlandais *ealbha*, troupeau, prend l'acception de bien, gain, profit, dans le kymrique *elw*, d'où *elwa, elwi*, s'enrichir. En Orient, le sanscrit nous offre un exemple du même genre de transition de sens dans le mot *rûpya*, or, argent, puis monnaie, roupie, qui est provenu de *rûpa*, bétail. Avant l'usage de la monnaie, en effet, tout s'évaluait en têtes de bétail pour les échanges et les salaires. Dans Homère, les armures de Glaucus et de Diomède sont estimées valoir respectivement cent bœufs et sept bœufs. Chez les anciens Romains, un bœuf équivalait à dix moutons, et chez les Scandinaves une vache à douze béliers. Les Kymris, au moyen âge encore, estimaient tout en vaches et donnaient vingt-huit vaches pour sept chevaux, quatorze vaches pour quatre chiens, douze vaches pour une épée, six vaches pour un faucon, etc. En Irlande, d'après les lois de Brehon, les sept ordres de bardes étaient rétribués en vaches, depuis une jusqu'à vingt, lorsqu'ils étaient appelés à fonctionner. Chez les anciens Iraniens, le salaire des médecins consistait également en bétail, comme on le voit dans le *Vendidad*, et c'est aussi des vaches que recevaient dans l'Inde les brahmanes officiants. Aux temps épiques, on voit les rois les distribuer par milliers; mais, à l'époque védique, on en était moins prodigue. Les épithètes de *çatagu, sahasragu*, qui possède cent ou mille vaches, indiquaient l'opulence; mais on trouve aussi *daçagu*, possesseur de dix vaches, et un fils d'Angiras, nommé *Saptagu*, n'en avait que sept. D'autres épithètes analogues, formées en sanscrit avec *gu*, vache, se rapportent non plus au nombre, mais à la qualité des vaches possédées. Ainsi l'ancien prince *Ahinagu* en avait d'intactes, de prospères, et *Arishtagu, Sarvagu*, expriment la même chose. *Sugu* est celui qui a de bonnes vaches, *çâcigu*, de forts taureaux, *pushtigu*, des vaches grosses, et *karçagu*, des vaches maigres. Etre privé de vaches, *agu*, équivalait à être pauvre, et en avoir beaucoup, *bhûrigu*, indiquait la richesse. Les hymnes du *Rigvéda* offrent de fréquentes invocations aux dieux pour demander ce qui constituait alors le bien principal. Ainsi : « Accordez-nous la richesse en centaines de vaches! » Et : « O Dieu que le monde implore! puissions-nous par le nombre de nos vaches surmonter la pauvreté malheureuse, » etc., etc.

ÉCOT s. m. (é-ko — anc. haut allem. *scuz*, même sens). Sylvic. Souche qui s'éclate quand on coupe l'arbre; éclat de bois qui reste adhérent à l'arbre, lorsqu'on n'a scié qu'incomplétement le tronc ou les grosses branches.

— Techn. Nom donné, à Angers, aux saillies que les blocs de schiste ardoisier laissent adhérentes à la masse, quand ils se détachent et tombent au fond de la carrière.

— Blas. Figure d'un tronc d'arbre garni de branches rompues : *Jardins, en Normandie : De gueules à un* ÉCOT *de six branches d'or, posé en pal, chaque branche chargée d'une merlette de sable. — Le Grand, dans l'Ile-de-France : D'azur à deux* ÉCOTS *d'or, posés en sautoir, au chef d'or chargé de trois merlettes de sable.*

— **Homonyme.** Echo.

ÉCÔTAGE s. m. (é-kô-ta-je — rad. *écôter*). Techn. Suppression des côtes du tabac. ‖ Opération qui consiste à faire passer le fil de fer dans une seconde filière, pour en faire disparaître les espèces de côtes que lui a imprimées la première.

ÉCOTARD s. m. (é-ko-tar). Mar. Ancien nom des porte-haubans.

ÉCOTÉ, ÉE adj. (é-ko-té — rad. *écot*). Blas. Se dit des troncs et des branches d'arbre dont on a retranché les menus rameaux. ‖ *Croix écotée*, Croix formé de bois non travaillé et présentant plusieurs chicots ou nœuds : *Thomassin : D'azur, à la* CROIX ÉCOTÉE *d'or*.

ÉCÔTÉ, ÉE (é-kô-té) part. passé du v. Ecôter : *Tabac* ÉCÔTÉ. *Feuilles de tabac* ÉCÔTÉES.

— Techn. *Fil de fer écôté*, Celui qui a été soumis à l'écôtage.

ÉCÔTER v. a. ou tr. (é-kô-té — du préf. privat. *é*, et de *côte*). Techn. Enlever les côtes des feuilles de tabac : ÉCÔTER *du tabac, des feuilles de tabac*. ‖ Faire subir l'écôtage au fil de fer.

S'écôter v. pr. Etre écôté : *Les feuilles de tabac* S'ÉCÔTENT *avant d'être séchées. Le fil de fer* S'ÉCÔTE *en le faisant passer dans une seconde filière*.

ÉCÔTEUR s. m. (é-kô-teur — rad. *écôter*). Techn. Ouvrier employé à l'écôtage du tabac ou du fil de fer.

ÉCOUAGE s. m. (é-kou-a-je). Dr. cout. Visite officielle d'un chemin, d'une rivière. ‖ Visite judiciaire du corps d'une personne dont la mort n'a pas été naturelle.

ÉCOUAILLES s. f. pl. (é-kou-a-lle; *ll* mll. — du préf. *é*, et de *coue*, qui s'est dit pour *queue*). Econ. rur. Nom donné dans le Poitou à la laine du ventre et de la queue des moutons : *Les* ÉCOUAILLES *sont des laines de basse qualité*.

ÉCOUANE s. f. (é-koua-ne). Techn. Nom d'un grand nombre d'espèces de limes pour le bois, la corne, l'écaille et autres corps durs analogues, différant des limes ordinaires ou limes à métaux, surtout en ce qu'elles n'ont qu'une rangée de tailles, lesquelles ne sont pas croisées : *Les* ÉCOUANES *servent à effacer les traits profonds produits par les râpes*. ‖ On dit aussi ÉCOUENNE.

— Monn. Espèce de petite lime dont on se sert pour enlever de la matière sur la surface des flans dont le poids est trop lourd, avant de les soumettre au monnayage : *On a substitué à l'*ÉCOUANE *un rabot dont l'emploi ne laisse pas de traces sur la surface du flan. Les marques d'*ÉCOUANE *ne disparaissent pas toujours sous l'action des coins, et elles produisent même parfois sur les pièces des altérations qui deviennent une cause de rebut à la vérification*.

ÉCOUANER v. a. ou tr. (é-koua-né — rad. *écouane*). Techn. Limer avec l'écouane : ÉCOUANER *de la corne*. ÉCOUANER *des flans*.

ÉCOUANETTE s. f. (é-koua-nè-te — dimin. d'*écouane*). Techn. Petite écouane.

ÉCOUBER v. a. ou tr. (é-kou-bé — altér. du mot *écobuer*). Agric. Syn. d'ÉCOBUER.

ÉCOUCHE s. f. (é-kou-che). Agric. Outil de bois qui a la forme d'un sabre et qui sert à préparer le chanvre et le lin.

ÉCOUCHÉ, bourg de France (Orne), ch.-l. de cant., arrond. et à 9 kilom. S.-E. d'Argentan; pop. aggl. 1,316 hab. — pop. tot. 1,442 hab. Tanneries, teintureries, fabriques de tissus; commerce important de chevaux, laines et farines. L'église offre un mélange du style flamboyant et du style de la Renaissance.

ÉCOUCHER v. a. ou tr. (é-kou-ché — rad. *écouche*). Techn. Battre avec l'écouche : ÉCOUCHER *du lin, du chanvre*.

ÉCOUÉ, ÉE (é-kou-é) part. passé du v. Ecouer : *Chat, chien* ÉCOUÉ.

ÉCOUEN, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. de Pontoise, sur une colline boisée; pop. aggl. 1,013 hab. — pop. tot. 1,296 hab. Le bourg d'Ecouen, dont l'origine est fort ancienne, puisque, en 632, son territoire fut donné par Dagobert aux moines de Saint-Denis, ne présente par lui-même rien de remarquable. Il tire toute sa célébrité du fameux château bâti sous François Ier par le connétable Anne de Montmorency, sur l'emplacement d'un vieux donjon féodal dont l'antiquité remontait, dit-on, au IXe siècle. Il est facile de reconnaître, de nos jours encore, dans les fondations du château actuel, les assises de grès des anciennes constructions. Bâti sur une colline abrupte, entourée de forêts, ce manoir des premiers Montmorency occupait un des sites les mieux choisis parmi tous ceux que les environs de la capitale pouvaient offrir, et pendant les premiers siècles de la monarchie ce fut plutôt un repaire qu'une habitation. Qui ne connaît le fameux Bouchard Barbe-Torte, grand chasseur et grand pillard devant Dieu, clouant sur les parois de sa grande salle, en guise de bois de cerfs et d'andouillers, les fers des chevaux et des mules des gens qu'il passait sa vie à détrousser? Le château d'Ecouen était le centre de ses opérations, et, puisque l'occasion nous est offerte, rappelons d'après la légende l'aventure qui lui advint. « Un jour qu'il déferrait la mule d'une de ses victimes de la nuit précédente, il fut stupéfait de voir que ses fers étaient d'argent. Elle devait appartenir aux abbés de Saint-Denis, qui, seuls, avaient la prérogative de ferrer ainsi leurs montures. Elle leur appartenait en effet. L'abbé, pour voir de près le célèbre écumeur de routes, s'était déguisé en marchand de bestiaux. Arrêté, il avait prétendu être un simple voleur et il attendait avec anxiété la décision qu'allait prendre Bouchard, lorsqu'il vit entrer celui-ci tout confus et la mine basse. Barbe-Torte, comme cela était fréquent au moyen âge, avait fait le vœu singulier de cesser sa vie de déprédations et de meurtres, en y mettant pour condition une circonstance qui, au premier abord, semblait difficile à réaliser. Deux voleurs, dont un saint, devaient auparavant passer la poterne de son château. Le vœu de Barbe-Torte était accompli; il renvoya l'abbé à ses moines, se convertit et fit souche des premiers barons chrétiens. »

Le château actuel a été bâti par le connétable Anne de Montmorency, qui en fit une résidence princière, comparable aux plus belles résidences royales. Avant d'écrire l'histoire de ce premier monument de l'art au XVIe siècle, donnons-en la description en quelques lignes. Placé au sommet du mamelon d'Ecouen et formé de quatre corps de logis parallèles, le château, sans être immense, est d'un aspect et d'une tournure grandioses. C'est Bullant qui fut chargé de l'édifier, et comme il était à la fois architecte et statuaire, on lui doit non-seulement l'ensemble de l'édifice, mais encore la plus grande partie des mille détails qui s'imposent à l'admiration des artistes, ornements de sculpture, statues, médaillons, etc., etc. Dans son état complet d'achèvement et avant que les mutilations du temps l'eussent détérioré, le château d'Ecouen présentait sur sa face méridionale un magnifique portail à trois étages, inscrivant dans les angles de son fronton colossal la statue équestre du connétable, et sous la voûte duquel furent placés les *Deux esclaves* de Michel-Ange qui sont aujourd'hui au Louvre. La cour, enfermée entre ces trois corps de bâtiments et le portail, était pavée d'une mosaïque de marbre. L'aile gauche et le corps de logis du nord, couverts d'une profusion de sculptures, présentent entre eux la plus grande régularité. L'aile droite semble née d'un caprice de la Renaissance. La chapelle était surtout magnifique. On y remarquait un admirable autel sculpté par Bullant, de très-beaux vitraux dont le Primatice avait fourni les dessins, un groupe d'albâtre de Lagny, exécuté par Bullant et figurant l'*Education de la Vierge*, un superbe *Christ mort* de Rosso, des faïences de Bernard Palissy, des tableaux de maîtres, la *Cène* de Léonard de Vinci et la *Femme adultère* de Jean Belin. Le connétable de Montmorency, qui s'était retiré au château d'Ecouen après avoir encouru la disgrâce de François Ier, avait fait graver sur la porte principale ces premiers mots d'une ode d'Horace :

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem. . . . . . .

C'est là que pendant les longues années de son exil il tint une véritable cour, entouré d'officiers, de gentilshommes et d'artistes. François Ier avait visité cette magnifique résidence en 1527; il y avait signé le document connu sous le nom de déclaration d'Ecouen, et en 1541 il ne se souvenait déjà plus de la splendide réception que lui avait faite son hôte. Les rois oublient vite. « Six ans plus tard, dit M. Morel, à l'avénement de Henri II, le connétable, qui depuis longtemps était lié avec le nouveau monarque, remonta au faîte des grandeurs. Sous Charles IX, il fonda avec le duc de Guise et le maréchal de Saint-André un triumvirat, redoutable aux calvinistes. » Il était, en effet, catholique fervent, « ne manquant jamais, dit Brantôme, ni à ses dévotions, ni à ses prières, car tous les matins il ne failloit de dire et entretenir ses patenostres, fust qu'il ne bougeast du logis ou fust qu'il montast à cheval et allast par les champs aux armées, parmi lesquelles on disoit qu'il se falloit garder des patenostres de M. le connétable, car en les disant et mormottant, lorsque les occasions s'en présentoient, il disoit : « Allez-moi pendre un tel; attachez celui-ci » à un arbre; faites passer celui-là par les » piques tout à cette heure ou par les arquebuses tout devant moi; taillez-moi en pièces » tous ces marauds qui ont voulu tenir ce clocher contre le roi; bruslez-moi ce village, » boutez-moi le feu partout, un quart de lieue » à la ronde, » et ainsi tels ou semblables mots de justice et police de guerre proféroit-il selon ces occurrences, sans se débaucher nullement de ses paters jusqu'à ce qu'il les eust parachevés, pensant faire une grande erreur s'il les eust remis à dire à une autre heure, tant il y étoit consciencieux. »

Henri II vint souvent à Ecouen où il signa divers édits, entre autres celui de 1559, qui rouvrit pour les luthériens l'ère des persécutions. Charles IX y fut aussi l'hôte des Montmorency. Louis XIII, ou plutôt Richelieu, confisqua le château d'Ecouen ainsi que toutes les terres qui en dépendaient. Cet arrêt de spoliation ordonna en même temps la décapitation du duc Henri II. Le domaine d'Ecouen passa alors des mains des Montmorency dans celles de la duchesse d'Angoulême, puis des Condé. Il revint aux Montmorency à la suite du mariage de Charlotte, la sœur du duc décapité, avec Henri de Bourbon, prince de Condé (1639). Un siècle et demi plus tard, le château d'Ecouen et les terres qui en dépendaient furent confisqués de nouveau. En 1791, un club de paysans patriotes fut établi dans les salles peintes par Primatice. M. Lenoir, si zélé pour la conservation des monuments nationaux, parvint à sauver les vitraux de la galerie et les déposa au musée des Augustins. Malheureusement un vitrier d'Ecouen, pour les rendre clairs, avait eu la sotte idée de les nettoyer avec de la poudre de grès. En 1793, la Convention décréta la fondation d'un hôpital militaire à Ecouen; 1805 y vit établir une caserne pour les vélites de la garde; enfin, en 1807, l'empereur y fonda la fameuse maison d'éducation de la Légion d'honneur sous la direction de Mme Campan. V. DENIS (*Elèves de Saint-*).

A cette époque déjà on avait à regretter bien des mutilations. Le portail d'entrée, qui menaçait ruine, avait été abattu en 1740. L'empereur fit élever à la place, pour masquer la grande cour, une bâtisse du plus mauvais goût. Le dallage de marbre de la cour avait disparu. On le remplaça par une grande mosaïque de grès blanc et noir, espèce de jeu de dames qui produisait l'effet le plus disgracieux. On s'en aperçut et l'on remplaça ce dernier par une croix de la Légion d'honneur. Les fresques de Primatice, dont les nudités ne convenaient plus à la destination nouvelle des salles, furent passées au lait de chaux. Il ne serait pas impossible, assure-t-on, de les faire revivre. Elles sont même visibles encore sous cette espèce de gaze grossière, de brouillard pâteux qui les couvre, et quelques parties ont déjà été remises en lumière avec succès. Dans les magnifiques salles de la Renaissance, à vitraux si richement coloriés, à poutres rehaussées d'or, on établit les dortoirs des pensionnaires et on frotta de rouge les carreaux.

En 1814, la maison impériale d'Ecouen, pour laquelle sa directrice, en présence des régiments de Cosaques campés tout autour, avait tremblé, fut évacuée par les filles de la Légion d'honneur. Louis XVIII réunit la maison d'Ecouen à celle de Saint-Denis, et restitua le château à son ancien propriétaire, le prince de Condé, qui le laissa dans un état complet d'abandon, préférant à cet immense monument sa gracieuse résidence de Chantilly. En 1830, par le testament du dernier des Condé, Ecouen devint la propriété du duc d'Aumale, sous la condition imposée par le testateur que là serait établie une maison de retraite pour les filles des anciens Vendéens et des soldats de l'armée de Condé. Le conseil d'Etat cassa cette clause comme contraire aux lois du pays, et Ecouen continua à rester désert. En 1838, la Légion d'honneur revendiqua le château et ses dépendances comme étant ses biens propres, achetés en 1806 des deniers de la fondation, et cette revendication, dont personne ne s'était encore avisé, obtint un plein succès.

La maison de Saint-Denis perçut, à partir de 1839, les revenus des terres dépendant du château d'Ecouen; mais la maison mère n'y installa aucune succursale.

La république de 1848 vint, et après elle le prince-président. Celui-ci, qui préparait